

Libretto

NEH MANZER
OU
LES NEUF-LOGES

conte

Traduit du persan par
LE BARON DANIEL LESCALLIER



Libretto

Édition revue et corrigée par l'éditeur.

© Libella, Paris, 2015, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-337-6

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le recueil de contes des *Mille et Une Nuits*¹, de ses origines les plus lointaines aux auteurs les plus contemporains, irrigue de ses lumières tant l'Orient que l'Occident dans un dialogue permanent. Le mince volume que vous tenez entre vos mains s'inscrit dans ce dialogue. Il fut composé au Kharezm, région d'Asie centrale qui se situe aujourd'hui dans les frontières de l'Ouzbékistan et dont la *lingua franca* était alors le persan.

Neh Manzer, que l'on peut traduire par *Les Neuf Pavillons*², fut ainsi composé entre les xv^e et xvi^e siècles et porté à la connaissance des lecteurs français en 1808 grâce à la traduction du baron Daniel Lescallier, haut fonctionnaire au service de l'Empire et « orientaliste », comme l'on nommait jadis les traducteurs de l'arabe et du persan.

Ce livre, qui rassemble neuf histoires, prend pour point de départ un argument similaire aux *Mille et Une Nuits*, à savoir une condamnation à mort différée de jour en jour grâce à une

1. *Les Mille et Une Nuits*, corpus de quatre volumes traduits par René R. Khawam auxquels s'ajoutent *Les Aventures de Sindbad le Marin*, *Les Aventures de Sindbad le Terrien* ainsi que *Le Roman d'Aladin* (tous disponibles dans la collection Libretto).

2. Le manuscrit original est enregistré sous la référence « Supplément persan 2038 » au département des manuscrits, division orientale de la Bibliothèque nationale de France.

série de contes. L'imminence de la mort est donc l'élément déclencheur de la création, sauf que, dans l'histoire qui nous intéresse, ni la vie de la conteuse ni même sa condition de première reine ne sont menacées, ce qu'elle entend sauver par ses histoires est la vie de son père contre qui le roi a de grands griefs :

Chirzade, s'étant un jour établi dans un de ces neuf pavillons, dit à sa femme Goulchade, fille d'un vizir qui, pour un temps, a usurpé le trône :

– Vous savez que votre père a fait périr injustement ma mère. D'après la loi du talion il a mérité la mort ; et je ne puis me dispenser de lui faire subir cette loi équitable.

La reine, alors, raconte un premier conte et retarde l'exécution. Et ainsi de suite, dans les huit autres pavillons.

Notre édition propose au lecteur le texte dans sa version française d'origine. Seuls quelques points grammaticaux et syntaxiques ont été corrigés.

À présent, laissons place au texte, en vous souhaitant un très beau voyage au pays de l'imaginaire...

AVANT-PROPOS

Le manuscrit persan dont on a tiré ce conte, existe à la Bibliothèque impériale. Il y a longtemps que les Orientaux ont la réputation en Europe d'être les plus féconds faiseurs de contes. Celui-ci, par sa singularité, a paru digne d'entrer en lice, et capable d'attirer l'attention des lecteurs curieux de ce genre d'ouvrages, et d'amuser au moins quelques instants.

Son principal mérite sera néanmoins de venir de loin, d'être tiré d'une langue difficile et peu connue chez nous, à quoi on peut joindre son ancienneté dans l'Orient, et sa nouveauté en Europe, où il ne paraît pas qu'il ait encore été répandu.

Ce qui paraît donner une preuve irrécusable de l'ancienneté de cet ouvrage est la division géographique qui s'y trouve indiquée, la citation de plusieurs royaumes séparés, de Derbent, de Tauris, d'Alep, dont l'existence, comme souverainetés indépendantes, est antérieure aux conquêtes des musulmans, et à l'établissement des grandes puissances des khalifes, des empereurs ottomans, des rois de Perse et du Moghol.

Le traducteur ose assurer que son travail est fidèle et exact : il a sacrifié à l'exactitude quelques agréments que l'ouvrage aurait acquis, peut-être, en le dénaturant un peu. Au reste, ce n'est pas une tâche très facile que de traduire complètement un ouvrage de la langue persane dans la nôtre. On pourrait citer plusieurs traductions qui ne sont que de faibles imitations et où les passages les plus difficiles ont été éludés et franchis.

BARON DANIEL LESCOILLIER, 1808.

PROLOGUE

Il y eut jadis dans la ville de Derbent¹ un roi du nom de Kerkine, qui gouvernait ses peuples avec équité et prudence. Il maintenait la paix et l'abondance dans tous les lieux soumis à sa domination, mais il manquait à son bonheur que la volonté céleste lui eût accordé des enfants. Cependant après avoir longtemps prié la Divinité, il obtint l'objet de ses désirs, ou du moins il en conçut l'espoir, par la grossesse d'une de ses femmes.

Un jour qu'il était à la chasse, un énorme sanglier parut. Le roi l'ayant attaqué et blessé d'un coup de sabre, cette blessure ne fit qu'exciter la fureur du sanglier qui courut sur le roi, et donna un coup de boutoir à son cheval qu'il éventra. Le roi étant tombé de cheval, le sanglier lui fit une forte blessure. À la vue de ce funeste accident, les serviteurs du roi se réunirent autour de sa personne pour le secourir, et ils le rapportèrent dans son palais. Les médecins et les chirurgiens furent appelés, et s'occupèrent avec empressement de soigner le roi ; mais sa blessure fut déclarée mortelle, et le roi fut averti de son état désespéré.

1. Ville située sur les bords de la mer Caspienne, au pied du mont Caucase, dans la province de Chirvan, avec une forteresse située aux limites des possessions de la Porte et de la Turquie. Derbent ou plutôt Derbend est composé de deux mots persans : *Der*, porte ou passage, et *bend*, fermé.

Ce roi avait deux vizirs, dont l'un était nommé Farek-behzade, l'autre Farsbahéram : le premier avait beaucoup plus de mérite, de génie et de talents que l'autre, et le roi lui accordait une préférence marquée.

Le roi fit appeler ses deux vizirs, et leur dit :

– Je sais que je ne guérirai pas de cette blessure, et que la fin de mon existence approche. Je veux, après ma mort, que Farek-behzade, qui a la capacité et tous les talents nécessaires pour bien gouverner, me succède et soit roi, je lui lègue mon trône et mes États. Mais comme il va bientôt me naître un enfant, dès que sa mère sera accouchée, si elle met au monde une fille, les choses resteront en cet état ; si elle accouche d'un garçon, vous prendrez soin de son enfance et de son éducation. Aussitôt qu'il sera en âge, vous le mettrez en possession du royaume, comme mon légitime successeur, vous le ferez asseoir sur le trône, et le ferez reconnaître pour souverain. Alors vous serez ses vizirs, selon l'usage actuel, et comme vous êtes à présent les miens.

Les vizirs consentirent à cet arrangement, et promirent au roi de s'y conformer. Le roi expira, peu après avoir fait écrire et consolider par un acte authentique ses dernières volontés. Les vizirs et les grands du royaume s'assemblèrent, firent les cérémonies d'usage en pareil cas, rendirent les honneurs funèbres au roi ; et au bout de quarante jours, suivant les lois, ils s'assemblèrent de nouveau, pour prendre connaissance du testament du roi défunt. En conséquence, ils firent asseoir Farek-behzade sur le trône, le reconnurent pour roi, lui prêtèrent serment de fidélité, et l'investirent de tous les droits de la royauté, ainsi que le feu roi Kerkine l'avait ordonné.

Farek-behzade se trouva parfaitement heureux dans sa nouvelle situation. Il gouverna avec sagesse et équité ; il chercha tous les moyens d'augmenter la prospérité du pays, et d'assurer le bonheur de ses habitants, de manière que chacun vivait heureux et satisfait sous son gouvernement. Après avoir

joui quelque temps du pouvoir suprême, il s'accoutuma à la royauté, et un jour ces réflexions vinrent l'assaillir : « Je me trouve bien sur le trône, la royauté me convient à merveille ; mais si l'enfant qui est prêt à naître est un garçon, il faudra convoquer les grands, les princes, les dignitaires et les fonctionnaires publics du royaume. Ils décerneront à cet enfant la souveraineté et le trône, suivant le vœu du testament du feu roi, et je ne serai plus que son serviteur et son sujet. Il faut que j'imagine quelque moyen pour prévenir ce fâcheux événement, et pour conserver la royauté. Il n'y a d'autre parti à prendre pour cela, que de faire périr cette femme, avant son accouchement. »

Lorsqu'il se fut fixé à cette détermination, il fit appeler Farsbahéram, qui faisait auprès de lui les fonctions de vizir. Il lui confia son projet et ses secrètes pensées. Le vizir n'eut pas la force de lui faire aucune objection, ni de se montrer opposant. Il lui donna son approbation, du moins en apparence.

Farek-behzade avait deux esclaves affidés. Il les fit venir et, en la présence de Farsbahéram, leur remit la femme du feu roi Kerkine, leur commanda de l'emmener bien loin de la ville, dans une forêt solitaire, et de la mettre à mort. Il donna ordre à Farsbahéram de les accompagner dans cette expédition. Quoique, dans le fond du cœur, ce vizir ne fût pas de cet avis, il n'eut pas le courage de résister, et ils partirent dans la nuit, pour exécuter cet indigne projet. Ayant marché jusqu'au jour, ils arrivèrent dans la forêt indiquée. Farsbahéram dit alors aux esclaves d'emmener cette femme dans le plus épais de la forêt, et de la tuer. Ils exécutèrent cet ordre atroce, et revinrent auprès du vizir, lui en rendre compte.

Farsbahéram alors renvoya les deux esclaves, et mit en avant quelque prétexte pour rester après eux dans la forêt. Il vit cette malheureuse femme étendue morte par terre. Son enfant était né, et s'agitait auprès d'elle. Le vizir en eut compassion. Il s'approcha, prit un morceau de la robe de la

femme, pour en vêtir l'enfant. Ensuite il sortit un morceau de papier, une plume et de l'encre, et il écrivit l'aventure de cet enfant, sa naissance, son origine, et la manière dont sa mère avait été assassinée. Il fit de cet écrit un rouleau qu'il attacha au col de l'enfant ; il y ajouta quelques bijoux qu'il avait sur lui, et après cela il s'éloigna de la forêt. Il aperçut dans sa route un lion et une lionne qui avaient tué les deux esclaves et les dévoraient. Il se tint caché, jusqu'à ce qu'ayant vu enfin les deux lions s'éloigner il se hâtât de quitter cet endroit funeste, et rentra dans la capitale. Il rendit compte à Farek-behzade que ses ordres avaient été exécutés.

Après que les deux lions eurent dévoré les esclaves, ils s'enfoncèrent dans la forêt, où ils virent le corps de la femme et le petit enfant qui pleurait auprès d'elle. Le lion s'élança sur la tête de la femme et la dévora. La lionne eut pitié du nouveau-né, et s'attacha à lui. Elle était prête à mettre bas, et ses mamelles étaient pleines de lait. Elle plaça le bout d'une de ses mamelles dans la bouche de l'enfant qui se mit à téter. Le lion resta avec elle.

Le jour suivant, la lionne mit bas deux lionceaux, et continua néanmoins d'allaiter le petit enfant avec eux, et de le soigner. Cet enfant fut ainsi conservé à la vie, par une singulière faveur de Dieu, avec le secours de la lionne et de son lait. Il grandit dans la compagnie des lionceaux ses frères de lait, vivant avec eux dans une entière familiarité. Il leur montait fréquemment sur le dos, et jouait avec eux. Il vécut dans cet état jusqu'à l'âge de trois ans.

Il y avait à Bagdad un marchand riche et considérable, nommé Assad, qui possédait de grandes richesses et un nombre d'esclaves. Il voyageait dans ce temps-là avec trois cents esclaves armés et courageux, qui auraient tenu tête à mille hommes de guerre. Il faisait route alors pour retourner à Bagdad. Étant arrivé dans cet endroit de la forêt, et trouvant le lieu frais et agréable, il fit faire halte, et mit pied à

terre. Il envoya, pour faire la chasse, dix esclaves, qui s'étant enfoncés dans le bois, rencontrèrent les lions.

Un des esclaves ayant été dévoré par ces lions, les neuf autres prirent la fuite, et s'en retournèrent en courant vers leur maître, à qui ils firent part de la mauvaise rencontre qu'ils avaient faite et de leur aventure. Assad prit à l'instant cent esclaves armés, et se dirigea avec eux vers l'endroit où on lui indiquait qu'on avait vu deux lions, deux lionceaux, et un jeune garçon, vivant en compagnie.

S'étant engagés dans la forêt, ils rencontrèrent les lions, et leur donnèrent la chasse. Ils parvinrent à tuer le lion et les deux lionceaux. Ils se disposaient à emmener avec eux l'enfant fils de roi; mais il se mit à pleurer, à jeter des cris, et rejoignit la lionne qu'il serrait étroitement dans ses bras.

Ayant examiné de plus près et avec plus d'attention, ils aperçurent le collier qui avait été attaché au col de l'enfant par Farsbahéram, avec un rouleau de papier écrit, qui était conservé intact. Assad détacha ce collier du col de l'enfant, et y trouva les bijoux qui y avaient été placés; mais quelle fut sa surprise, lorsque, déroulant le papier, il y lut toute l'aventure par laquelle cet enfant avait pris naissance dans le bois? Il eut compassion de lui, et se sentit le cœur ému en sa faveur.

Il avait avec lui une esclave femelle, à qui il confia l'enfant, lui recommandant de le soigner et de le conserver avec la plus grande attention. Cette femme se chargea de la commission, et la caravane se remit en route. La lionne les voyant partir, se mit à suivre de loin son nourrisson, cheminant fort tranquillement sans faire de mal à personne. L'enfant s'approcha d'elle, et se tint à son côté, lui montrant beaucoup d'affection. Toute la caravane vit avec une singulière surprise cette action de la lionne; on la laissa suivre et on la conserva ainsi pendant la route. Le marchand Assad donna au jeune garçon le nom de Chirzade (qui veut dire fils de lion). Aussitôt leur arrivée à Bagdad, Assad raconta à sa femme l'aventure par

laquelle il avait trouvé ce fils de roi, et la manière extraordinaire dont il avait été nourri dans la forêt et préservé par une lionne. À ce récit, la femme du marchand fut émue de compassion, et prit de l'attachement pour cet enfant ; et comme elle n'en avait point, elle adopta celui-ci, le traita avec beaucoup d'attention, et le combla de caresses.

Lorsqu'il eut atteint sa cinquième année, on lui donna de l'instruction ; on lui apprit à lire, à écrire, le calcul et toutes les connaissances utiles. Il fit beaucoup de progrès, et acquit de la science en peu de temps. Il se montrait fort attaché au travail et à l'étude ; il ne quittait ses livres que pour s'exercer à tirer de l'arc, à monter à cheval, et au maniement des armes. Parvenu à l'âge de puberté, Chirzade avait déjà tout le mérite et les talents désirables, et on ne lui connaissait aucun défaut.

J'ai omis de dire qu'à l'entrée de la caravane dans Bagdad la lionne s'en était retournée dans sa forêt.

Mais revenons à Farek-behzade. Lorsque cette femme du roi Kerkine eut été assassinée dans la forêt, Farek-behzade se crut tranquille et affermi sans opposition sur le trône. La volonté divine lui accorda peu après une fille parfaitement belle et bien faite, à laquelle on donna le nom de Goulchade (Joyeuse Rose). On lui donna des femmes et des nourrices ; et quand elle commença à grandir, on lui procura de l'instruction et une bonne éducation. Cette fille donna de très bonne heure, comme Chirzade, des marques des plus heureuses dispositions. Elle fit de grands et rapides progrès dans ses études et ses exercices ; entre autres elle s'instruisit complètement dans l'astronomie : en un mot, c'était un prodige de savoir et de talents.

Farek-behzade prit beaucoup d'amitié pour sa fille. Il conçut un jour le désir de lui faire bâtir un palais uniquement destiné à son usage ; et dans ce dessein il dit à son vizir Farsbahéram :

– J'ai l'intention de faire construire une superbe demeure pour Goulchade. Je veux que ce bâtiment soit durable et

renommé ; il faut que vous me trouviez un ingénieur expert, qui puisse s'acquitter de cette commission avec la plus grande distinction.

Après avoir pris des informations de toutes parts, on apprit qu'il y avait en Chine un homme consommé dans l'architecture, appelé Thifour, dont le talent était supérieur à celui de tous les artistes connus dans le monde, du même genre. Le roi ordonna au vizir de lui écrire qu'il désirait faire construire un palais qui n'eût pas son pareil dans l'univers, et qu'on avait jeté les yeux sur lui, pour en diriger la construction. On lui envoya en même temps des sommes considérables.

Dès que Thifour reçut cette lettre, il consentit à la demande du roi, et se mit en route pour Derbent. Lorsqu'il y fut arrivé, on entra en arrangement avec lui, et il s'engagea à construire un palais plus superbe qu'aucun autre existant. Lorsque tout fut réglé et convenu, on choisit un charmant local, loin de la mer, jouissant d'un air salubre. On y construisit un palais dans un terrain d'une parasange¹ carrée, on y prépara un jardin, auquel on donna le nom de Ferdousse².

Dans ce jardin, on éleva un vaste et magnifique édifice, divisé en neuf pavillons ou loges. Chacune de ces loges reçut sa dénomination d'une planète, et on les inaugura toutes sous leurs influences respectives.

La première loge fut consacrée à la Lune.

La seconde... à la planète Mercure.

La troisième... à la planète Vénus.

La quatrième... au Soleil.

La cinquième... à la planète Mars.

La sixième... à la planète Jupiter.

La septième... à la planète Saturne.

1. La parasange est une mesure d'environ quatre mille sept cent soixante-dix mètres.

2. Jardin du paradis terrestre, jardin par excellence.

La huitième... à l'étoile de Babeth¹.

La neuvième... au Firmament.

On décora chacune de ces loges d'ornements analogues à leurs dénominations respectives, et on eut attention de régler leur construction, d'après des observations faites sur chacun de ces astres; et chaque loge fut terminée dans le moment où la planète correspondante se trouvait à son apogée.

Lorsque la totalité du palais et de ses dépendances fut complètement achevée, Farek-behzade récompensa généreusement l'architecte Thifour, et le congédia.

La princesse Goulchade étant devenue grande, son père lui donna ce palais, avec les Neuf-loges, et le jardin qui en dépendait. Elle y fixa sa demeure. Elle habitait successivement, et tour à tour, chacune des loges ou appartements, suivant la situation respective de chaque planète ou astre, s'établissant dans celle des loges dont la planète correspondante se trouvait dominante ou ascendante.

Cette princesse montait très bien à cheval; elle aimait beaucoup la chasse, et elle excellait dans cet exercice. Plusieurs belles filles étaient attachées à son service, toutes également fort habiles à la chasse. Goulchade avait coutume de monter à cheval tous les trois jours, ou d'aller avec ses femmes chasser dans les environs.

Le marchand Assad, de Bagdad, qui avait recueilli le fils de Kerkine, était un homme généreux et bienfaisant. Un jour, ayant reçu chez lui une compagnie de marchands étrangers, que leurs affaires avaient amenés en cette ville, comme ils étaient à converser, se racontant leurs aventures, et les détails des pays qu'ils fréquentaient, l'un d'eux prit la parole et dit :

– Il y a dans la ville de Derbent, un roi qui a fait construire

1. C'est probablement une des étoiles fixes de première grandeur et des plus remarquables, comme celles que nous appelons Sirius, ou Canopus, etc. ; mais je n'ai pu découvrir à laquelle ce nom-ci s'applique.

dans son royaume un palais délicieux, avec un jardin. Il a donné à ce lieu le nom des Neuf-loges. On ne peut rien trouver au monde qui soit comparable à ce séjour, pour la grandeur et la magnificence des édifices, leurs décorations et leurs agréments.

Chirzade, entendant faire cet éloge pompeux du palais des Neuf-loges, conçut subitement le désir le plus ardent de visiter ce beau lieu. Il dit à l'instant à son patron Assad :

– J'ai grande envie de voir ce délicieux séjour; et il lui fit beaucoup de supplications, pour obtenir la permission de faire ce voyage.

Assad y consentit, et lui dit :

– Nous irons bientôt à Derbent, pour quelques affaires de commerce, et vous serez satisfait.

Peu de temps après, ils chargèrent des effets et marchandises, et se mirent en route. Au bout de quelques jours de marche, ils arrivèrent sur le territoire de Derbent, et mirent pied à terre, dans le même endroit de la forêt, où Assad avait fait la rencontre de Chirzade.

Chirzade s'étant engagé dans le bois, pour chasser avec deux ou trois esclaves, fit la rencontre d'un lion furieux qu'il attaqua et tua. S'étant encore enfoncé dans la forêt, il aperçut un autre lion, et se disposa à l'instant à le combattre. Mais, ô merveille! cet animal se trouva être la même lionne qui avait allaité Chirzade. Elle s'approcha de lui sans crainte et sans malice, l'ayant reconnu à l'instant pour son nourrisson. Il la reconnut aussi, se mit à la caresser, et lui monta sur le dos. Ainsi monté il s'en retourna vers l'endroit où la caravane s'était arrêtée.

On laisse à penser quel fut l'étonnement de toute la caravane en voyant revenir Chirzade ainsi monté. Chirzade présenta à son père adoptif la lionne, et lui parla du lion qu'il avait tué. Assad donna des éloges à son courage, mais il lui dit :

– Mon chef fils, ne répétez pas de pareils actes de bravoure et de témérité : il pourrait vous arriver quelque malheur.

La caravane séjourna encore le lendemain dans ce même lieu, et Chirzade passionné pour la chasse, monta à cheval comme la veille.

Ce même jour, Goulchade était sortie des Neuf-loges avec ses suivantes pour chasser. Les deux compagnies aboutirent au même lieu dans la forêt, et de loin ils s'aperçurent mutuellement. Chirzade distingua plusieurs belles femmes à cheval, occupées à chasser. Goulchade, de son côté, apercevant une troupe de cavaliers, donna ordre à l'un de ses officiers d'aller vers eux, et de s'informer qui ils étaient. L'officier s'étant approché du fils du roi, vit un jeune homme beau comme le soleil levant d'un jour serein. Il le salua, et lui demanda :

– Qui êtes-vous, Monsieur, et d'où venez-vous ?

Le prince le satisfit avec beaucoup d'honnêteté, et ajouta :

– Je vous ai dit bien volontiers qui nous sommes. À présent, j'espère que vous voudrez bien en retour, me dire qui vous êtes, qui sont ces dames que j'aperçois, et ce qu'elles font ici.

– Ces dames, répondit l'officier, sont la princesse Goulchade, fille du roi Farek-behzade, et ses suivantes, qui sont venues ici pour prendre le plaisir de la chasse et de la promenade. La demeure de cette princesse est dans le palais voisin, appelé les Neuf-loges, auquel appartient le jardin de Ferdousse ; elle a coutume de sortir tous les trois jours, pour s'amuser à se promener à cheval et à chasser.

Il finit en faisant de si grands éloges de la princesse, que Chirzade connut le plus ardent désir de la voir et de la connaître.

L'officier se retira et retourna vers la princesse. Il lui rendit compte de ce qu'il avait appris, et lui parla de Chirzade, de sa beauté, de sa bonne grâce, de sa politesse, dans des termes qui enflammèrent le cœur de Goulchade. Elle retourna aux

Neuf-loges, et ses pensées, tout le reste du jour et toute la nuit suivante, ne furent occupées que par Chirzade. Elle devint rêveuse, taciturne, et resta entièrement livrée aux sentiments que le portrait de Chirzade lui avait inspirés.

De son côté, Chirzade n'avait pas été moins affecté de l'éloge que l'officier lui avait fait de la princesse. Il passa toute la nuit suivante dans le trouble et les réflexions, ne s'occupant que des moyens qu'il pourrait employer pour se procurer la connaissance de Goulchade. Ces deux amants furent ainsi épris en même temps, et comme par sympathie, d'une semblable flamme. Ils restèrent toute la nuit sans dormir, tristes et entièrement occupés de l'objet de leurs désirs.

Dès que le jour fut venu, Goulchade remonta à cheval avec ses suivantes, et les autres personnes de sa suite, pour aller chasser dans le même endroit de la forêt, où elle avait été la veille, dans l'idée d'y retrouver le beau jeune homme qui avait charmé son cœur.

On s'arrêta au milieu de la forêt, et on y prépara un repas, où les échansons versaient des vins couleur de rubis, dans des coupes d'argent. Goulchade jetait de tous côtés des regards inquiets, pour voir si elle apercevrait les mêmes cavaliers de la veille.

Le même désir, et le prétexte de la chasse avaient fait lever Chirzade; et comme il se disposait à partir, Assad lui dit :

– Mon fils, ne va pas dans cette forêt, ne t'expose pas témérairement à des dangers; évite de compromettre ta tranquillité.

Il s'excusa, et promit de la prudence. Mais la passion l'emporta. Il monta à cheval, et se dirigea vers l'endroit de la forêt où il avait la veille vu la princesse. Il ne fut pas plus tôt dans ces environs, qu'il aperçut de loin une suite nombreuse et plusieurs dames de belle apparence. Il en ressentit beaucoup de joie, ne doutant pas que ce fût la princesse.

Goulchade ayant aperçu de loin une troupe de cavaliers,

pensa que ce pouvait être Chirzade, et en éprouva beaucoup de satisfaction.

Chirzade timide et réservé n'osait pas s'approcher davantage. Il allait et venait, se tenant à une distance respectueuse. La princesse avait à sa suite deux officiers de sa maison, nommés Makelis et Khalis. Elle les envoya auprès du jeune homme avec la commission de l'aller complimenter et de l'amener auprès d'elle.

Les deux officiers montèrent à cheval et, s'étant avancés vers Chirzade, ils le saluèrent et lui firent quelques questions, après quoi ils lui dirent :

– Cette dame que vous voyez là-bas, est la fille du roi, qui s'est arrêtée dans cet endroit. Voudriez-vous venir quelques instants auprès d'elle ?

Chirzade ayant consenti bien volontiers, et s'y étant rendu, vit une beauté si ravissante, que tout éloge était au-dessous d'elle, et toute expression insuffisante, pour donner une juste idée de ses perfections. Goulchade ne fut pas moins émerveillée à la vue du jeune prince. Ils se saluèrent mutuellement et se firent les questions et les compliments d'usage pour entamer la conversation. Chirzade s'assit au côté de la princesse et s'entretint agréablement avec elle. Goulchade lui offrit un gobelet de vin qu'il accepta avec grâce et but avec une grande satisfaction.

L'heure de se retirer étant venue, Goulchade dit à Chirzade :

– Sachez, prince, que j'ai près d'ici une demeure comparable au paradis terrestre. Ce lieu porte le nom des Neuf-loges ; et le monde n'a rien qui lui soit préférable. Venez-y passer quelques instants ; ce séjour deviendra encore plus glorieux par votre présence.

En un mot, elle lui fit de vives instances, auxquelles le prince répondit :

– Princesse, vous qui tenez du ciel une forme angélique,

vos volontés sont des ordres pour moi. Les offres obligeantes que vous voulez bien me faire me comblent de joie. Ma tête sera honorée de s'incliner sur le seuil de votre porte, autant que de porter une couronne; c'est votre aimable présence qui décore le glorieux séjour que vous habitez. La félicité et la gloire sont partout où vous portez vos pas.

Après cette conversation, ils remontèrent à cheval et se dirigèrent tous les deux vers le palais des Neuf-loges. Dès qu'ils y furent arrivés, leur temps se passa dans les assemblées brillantes, dans les festins, la joie et les plaisirs. Chirzade parcourant ce séjour, le trouva agréable et enchanteur au dernier degré, et il y oublia le reste du monde.

Mais le marchand Assad, après avoir attendu pendant toute la journée le retour de son fils adoptif, fut saisi d'inquiétude, lorsque la nuit fut écoulée sans le revoir. Tourmenté et chagrin, il pensait: «Ce jeune homme est plein de courage, il a donné dans toutes les occasions des preuves d'une bravoure, qu'il pousse jusqu'à la témérité. Cette forêt est remplie de lions, peut-être se sera-t-il exposé et aura-t-il été victime de leur férocité.» Il fut agité de ces doutes, et de ces tristes réflexions, depuis le soir jusqu'au lendemain matin, et le retour du jour ne fit que redoubler ses craintes et ses soucis. Néanmoins, pendant ce temps, Chirzade était parfaitement heureux et satisfait.

Un des jardiniers de la princesse s'était épris pour elle d'une violente et folle passion, et son amour, pour être caché et contenu, n'en était que plus ardent. Il conçut une jalouse rage contre le prince qu'il voyait ainsi favorisé. Après avoir été quelque temps troublé de ce sentiment, il se détermina à aller avertir le roi de ce qui se passait. «Sur cette information, se disait-il, le roi viendra ici. Il me défera de ce dangereux rival, et je serai tranquille.» En conséquence, il se rendit de grand matin chez le roi Farek-behzade, et lui dit qu'un jeune homme était arrivé au palais des Neuf-loges, qu'il y passait

son temps dans la joie et les plaisirs, dans la compagnie de la princesse Goulchade.

À ces paroles, Farek-behzade fut enflammé de colère. Il avait deux vaillants officiers nommés l'un Almass, et l'autre Katemass. Il les fit appeler, et leur dit :

– Partez de suite avec ce jardinier. Rendez-vous au jardin de Ferdousse. Vous arrêterez un homme qu'il vous montrera. Vous l'attacherez par les mains et par le col, et vous me l'amènerez.

Sur cet ordre, les deux officiers montèrent à cheval, accompagnés de quelques hommes forts et déterminés, et ils prirent le chemin de Ferdousse. S'étant introduits dans ce jardin, ils aperçurent Goulchade et Chirzade, conversant gaîment et familièrement ensemble. Goulchade ayant tourné ses regards de leur côté, et voyant Almass et Katemass, avec une troupe de cavaliers, en fut troublée et inquiète. Chirzade lui demanda :

– Qu'avez-vous, belle princesse, et quelle est la cause du trouble où je vous vois ?

– Hélas ! répondit-elle, mon père a été informé de notre réunion ; il a envoyé deux officiers avec plusieurs cavaliers. Je ne doute pas que ce ne soit pour vous arrêter, et vous emmener. Levez-vous promptement, je vous mettrai sûrement dans quelque secret asile.

Chirzade, à cette proposition, répondit d'un ton de colère et d'indignation :

– Comment pouvez-vous me tenir un tel langage ? Apportez-moi des armes, et retirez-vous dans une autre loge. Soyez-y tranquille, et sans inquiétude.

Goulchade fit apporter une armure complète et parfaite pour Chirzade ; elle la lui remit, et se retira dans une autre loge.

Chirzade complètement armé vit Almass s'arrêter dans le jardin, et Katemass que l'autre avait détaché s'avancer pour se saisir de sa personne. Lorsque Katemass fut près de Chirzade, ce prince qui avait en main un verre de vin acheva de le boire tranquillement et sans paraître faire la moindre

attention à Katemass. Celui-ci, indigné, se porta sur Chirzade, pour l'attaquer. Le prince se leva, tira son sabre, et lui en donna un si rude coup, qu'il le coupa en deux. Un des esclaves qui l'avait accompagné courut avertir Almass qui, sur cette information, accourut en colère pour venger son camarade et tomber sur Chirzade. Mais le prince ne l'eut pas plus tôt vu s'approcher qu'il lui porta le premier coup dont son cheval fut blessé, et le cavalier renversé.

Almass s'étant relevé de sa chute tira son sabre pour en frapper Chirzade; mais celui-ci le prévint, et lui jeta à bas, d'abord un bras, ensuite la tête. À cette vue, tous les serviteurs épouvantés prirent la fuite, et furent en diligence avertir le roi Farek-behzade.

Farek-behzade, bien étonné et stupéfait de cette nouvelle, fit appeler le vizir Farsbahéram, et lui ordonna de faire assembler et armer complètement mille hommes de guerre. Il monta lui-même à cheval avec eux, et se porta sans délai vers le jardin de Ferdousse.

Goulchade, du haut de la terrasse de son palais, ayant jeté les yeux du côté de la campagne, et voyant venir beaucoup de gens armés, avertit Chirzade qu'une troupe nombreuse paraissait venir de la ville, avec la vitesse de l'éclair; que le roi y était. À cette vue, la princesse témoigna la plus grande frayeur et une inquiétude mortelle. Chirzade lui dit :

– Beauté céleste, ne vous chagrinez pas, je me charge de répondre à tout ce monde-là.

– Ah, mon ami, lui dit-elle, ils sont au nombre de mille ! Que voulez-vous faire contre eux, avec vingt ou trente esclaves que vous avez à votre disposition ?

– N'ayez aucune inquiétude, dit Chirzade, et faites-moi apporter des armes.

Elle fit apporter des armures complètes et des armes, et tout était en état de défense, lorsque le roi étant arrivé au voisinage du jardin, fit ranger sa troupe en bataille.